

John  
**MacArthur**

---

JACQUES

ÉDITIONS  
**IMPACT**

230, RUE LUPIEN  
TROIS-RIVIÈRES (QUÉBEC) G8T 6W4  
CANADA

---

# Introduction

Dans l'introduction de la première édition de son Nouveau Testament allemand (1522), Martin Luther fait, sur l'épître de Jacques, le commentaire suivant, souvent cité depuis :

En résumé, l'Évangile de Jean et sa première lettre, les lettres de Paul et tout particulièrement les épîtres aux Romains, aux Galates et aux Éphésiens, ainsi que la première lettre de Pierre, voilà les livres qui te montrent le Christ et qui t'enseignent tout ce dont tu as besoin et qu'il t'est utile de savoir, même si tu ne devais jamais voir ni entendre aucun autre livre ou enseignement. C'est pourquoi la lettre de Jacques est, par comparaison avec ces livres, une vraie épître de paille, car elle n'a aucun caractère évangélique (LUTHER, *Œuvres*, Tome 3, cité par J. M. Nicole dans *Précis d'histoire de l'Église*, Nogent-sur-Marne, Éditions de l'institut biblique, s.d. 196?, p. 143.)

Le grand réformateur ne niait certainement pas l'inspiration de l'épître de Jacques (comme l'indique l'expression « par comparaison

avec ces livres »). Cependant, tout au long de l'histoire de l'Église beaucoup ont répété ses remarques désobligeantes sur l'épître. En fait, à cause de sa brièveté, du fait qu'elle s'adresse particulièrement aux chrétiens d'origine juive, de l'absence de contenu doctrinal, et du fait qu'elle n'est pas écrite par un des douze apôtres ni par Paul, l'épître de Jacques est un des derniers livres à avoir été ajoutés au canon du Nouveau Testament.

Toutefois, c'est faire preuve de peu de perspicacité que de minimiser ainsi la valeur de l'épître de Jacques. Luther n'avait que faire de l'épître de Jacques parce qu'elle renferme très peu d'enseignement sur les grandes doctrines de la foi chrétienne, qu'il défendait avec tellement de passion. (En fait, une partie de son hostilité contre l'épître de Jacques découlait du mauvais usage que ses adversaires catholiques romains faisaient de Jacques 2 pour défendre la justification par les œuvres.) L'épître de Jacques n'est effectivement pas un traité doctrinal, mais un manuel extrêmement pratique de vie chrétienne. Cependant, cela ne lui enlève aucune valeur, puisqu'on ne doit pas séparer vie sainte et saine doctrine. D. Edmond Hiebert fait le commentaire suivant sur l'importance de l'épître de Jacques :

L'épître insiste fermement sur la concordance entre la vie chrétienne pratique et la foi chrétienne, couvre de ridicule toute profession de foi superficielle et reproche sévèrement à ses lecteurs leur amour du monde. L'accent que l'épître met sur l'impératif éthique de l'Évangile fait qu'elle est tout aussi pertinente aujourd'hui qu'au moment de sa rédaction. La présence de cette épître pratique dans le canon du Nouveau Testament est un extraordinaire monument à la sensibilité et à la préoccupation morales de l'Église chrétienne (*The Epistle of James*, Chicago : Moody, 1979, p. 11).

On a comparé l'épître de Jacques à la littérature de la sagesse de l'Ancien Testament, en particulier au livre des Proverbes, à cause de ses énoncés directs et mordants sur la façon de vivre sagement. De plus, le fait que Jacques condamne fermement l'injustice sociale (voir ch. 2 et 5) en a poussé quelques-uns à l'appeler « l'Amos du Nouveau Testament ». Mais Jacques est aussi profondément influencé

par le sermon sur la montagne. En fait, comme nous le faisons remarquer au chapitre 1 de ce commentaire, on peut considérer son épître comme un commentaire pratique sur le sermon de notre Seigneur. L'importance de l'influence du sermon sur la montagne sur Jacques se voit dans les nombreuses références et allusions qui y sont faites (voir le tableau).

<b>Jacques</b>	<b>Sermon sur la montagne (dans Matthieu)</b>	<b>Jacques</b>	<b>Sermon sur la montagne (dans Matthieu)</b>
1. 1.2	5.10-12	12. 3.6	5.22
2. 1.4	5.48	13. 3.10-12	7.15-20
3. 1.5	7.7-12	14. 3.17,18	5.9
4. 1.9	5.3	15. 4.4	6.24
5. 1.12	7.14	16. 4.10	5.3-5
6. 1.20	5.22	17. 4.11,12	7.1-5
7. 1.22	7.21-27	18. 5.2,3	6.19,20
8. 2.5	5.3	19. 5.10	5.12
9. 2.13	5.7	20. 5.11	5.10
10. 2.13	6.14,15	21. 5.12	5.33-37
11. 2.14-16	7.21-23		

#### L'AUTEUR

Parmi les divers hommes du Nouveau Testament qui s'appellent Jacques, il n'y en a que deux qui soient assez importants pour avoir écrit une lettre qui parle avec autant d'autorité : Jacques, fils de Zébédée et frère de Jean ; et Jacques, demi-frère de Jésus. Mais le fait que Jacques le fils de Zébédée ait été martyrisé assez tôt (Ac 12.2) l'élimine et ne laisse que Jacques le demi-frère de Jésus comme auteur possible. Tout comme les autres frères de Jésus, Jacques l'a d'abord rejeté (voir Jn 7.5). Mais plus tard, il a cru que Jésus était le Messie d'Israël. Sa piété et son zèle sont tels qu'on ne tarde pas à le reconnaître comme le chef de l'Église de Jérusalem (voir Ac 12.17 ; Ga 2.9). Jacques conserve cette position jusqu'à son martyre aux environs de 62 apr. J.-C. (Pour plus de détails biographiques sur Jacques, consultez le chapitre 1 du présent commentaire.)

Une autre chose qui démontre que Jacques a bien écrit cette épître, ce sont les parallèles d'expression marqués entre l'épître de Jacques et le discours et la lettre de Jacques qui se trouvent dans Actes 15. Dans le Nouveau Testament, l'infinitif grec *chairein* (rendu par « salut ! ») n'apparaît que dans Jacques 1.1 et Actes 15.23 (exception faite de l'usage qu'en fait le Romain Claude Lysias dans Actes 23.26). Parmi les autres parallèles, il y a « bien-aimés » (Ja 1.16,19 ; 2.5 ; Ac 15.25), « vos âmes » (Ja 1.21 ; Ac 15.24), « visiter » (Ja 1.27 ; le même verbe grec est traduit « a [...] jeté les regards sur » dans Ac 15.14), et « ramène » au sens de détourner du péché pour tourner vers Dieu (Ja 5.19,20 ; le même verbe est traduit « se convertissent » dans Ac 15.19).

Le caractère distinctement juif de l'épître est conforme au portrait que Luc trace de Jacques dans Actes 15 et 21. L'épître de Jacques contient quatre citations directes de l'Ancien Testament et plus de quarante allusions à celui-ci. De plus, Jacques utilise des termes caractéristiques de l'Ancien Testament, en commençant par le premier verset qui mentionne les « douze tribus qui sont dans la dispersion ». Il décrit l'Évangile comme la « loi de liberté » (2.12), et le lieu de rencontre de ses lecteurs en utilisant le mot grec translittéré « synagogue » (2.2 – voir *Darby*). Dans 4.4, il utilise l'image de l'adultère, répandue dans l'Ancien Testament, pour décrire l'apostasie. Au verset 5.12, il condamne l'abus des serments que font les Juifs de l'époque. Élie, personnage important de l'Ancien Testament, lui sert à illustrer la puissance de la prière du juste (5.17,18). Il mentionne également d'autres personnages importants de l'Ancien Testament comme Abraham (2.21), Rahab (2.25) et Job (5.11). Jacques est aussi le seul auteur du Nouveau Testament à utiliser le titre « Seigneur des armées » (5.4), caractéristique de l'Ancien Testament, pour désigner Dieu. (Paul utilise ce titre uniquement dans une citation d'Ésaïe dans Romains 9.29.)

En dépit de l'identification inspirée de Jacques au verset 1 et des preuves convaincantes qui attestent que c'est Jacques le demi-frère du Seigneur qui a écrit cette lettre, certains pseudo-érudits incrédules l'ont rejeté comme auteur. Ils évoquent plusieurs arguments non convaincants pour soutenir leur conclusion douteuse. Normalement, il ne serait pas utile de les considérer, mais ils fournissent cependant

une toile de fond qui nous permet de mieux exposer les aspects de l'épître qui se rapportent à son auteur.

Ils affirment qu'un simple paysan galiléen comme Jacques est incapable d'écrire dans un grec aussi excellent. Mais certaines recherches montrent que beaucoup de Juifs palestiniens du premier siècle parlent vraisemblablement le grec en plus de l'hébreu et de l'araméen. C'est particulièrement vrai de la Galilée à prédominance païenne (voir Mt 4.15), et surtout de Nazareth, située sur une route commerciale très fréquentée. Il est donc fort probable que Jacques connaisse le grec depuis son enfance. Et, comme chef de l'Église de Jérusalem, il doit être tous les jours en contact avec les croyants juifs hellénistes (parlant le grec), qui font partie de l'Église de Jérusalem depuis ses débuts (Ac 6.1). Ce contact aura donné amplement à Jacques l'occasion de polir son grec.

D'autres disent que le fait qu'on ne souligne aucunement la position élevée de Jacques comme frère du Seigneur ni comme chef de l'Église de Jérusalem prouve qu'il n'a pas écrit l'épître. Mais, comme Paul, Jacques reconnaît que le fait de connaître Jésus « selon la chair » n'a plus aucune valeur (2 Co 5.16 ; voir aussi Mt 12.47-50). Ironiquement, bon nombre de ces mêmes érudits disent que la deuxième épître de Pierre est pseudo-épigraphe (c.-à-d., une « pieuse falsification ») précisément parce qu'elle contient des passages autobiographiques qui se rapportent à Pierre. Cette énigme a poussé R.V.G. Tasker à faire le commentaire suivant :

[si] les critères de la pseudo-épigraphe sont si incertains, il semble que nous devrions plutôt présumer que, même dans le cas des livres qu'on a accueillis dans le canon du Nouveau Testament relativement tard, l'assentiment général était qu'ils avaient réellement été écrits par l'auteur désigné dans ceux-ci (*The General Epistle of James, The Tyndale New Testament Commentaries, Grand Rapids : Eerdmans, 1975, p. 20*).

En réalité, le fait que l'auteur de l'épître de Jacques n'insiste pas sur son autorité personnelle indique de manière convaincante qu'il est tellement connu et respecté que ce genre de déclarations est superflu.

D'autres encore disent que ce qui prouve que Jacques n'est pas l'auteur de cette épître, c'est le fait qu'elle ne souligne aucunement les grands thèmes doctrinaux de la foi chrétienne, en particulier ceux qui se rapportent à la vie, au ministère, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ. Ils disent que Jacques le frère du Seigneur, qui connaissait bien ces événements capitaux, les aurait sûrement mentionnés. Mais ce genre de déclaration ne tient pas compte du fait que, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, le but de Jacques en écrivant cette épître est pratique et non doctrinal. En outre, l'absence de contenu doctrinal fait qu'il est difficile de discerner quel pourrait être le motif d'un faussaire.

Enfin, certains disent que les mentions faites de la persécution dans l'épître (1.2s ; 2.6,7 ; 5.1-6) indiquent une date de rédaction postérieure à la mort de Jacques. « Mais rien ne prouve que les afflictions qu'endurent les chrétiens d'origine juive sont dues à la persécution gouvernementale. Elles résultent plutôt de ce que les riches imposent aux pauvres, et des injustices des employeurs envers leurs employés » (D. Edmond Hiebert, *An Introduction to the Non-Pauline Epistles*, Chicago : Moody, 1962, p. 42).

Aucun de ces arguments ne peut renverser l'opinion traditionnelle selon laquelle Jacques, demi-frère de Jésus et chef de l'Église de Jérusalem, a rédigé l'épître qui porte son nom.

#### LA DATE ET LE LIEU DE RÉDACTION

L'absence de toute allusion au concile de Jérusalem mentionné dans Actes 15 (vers 49 apr. J.-C.) situe la date de rédaction de l'épître de Jacques avant la tenue de ce concile. Il est, en effet, improbable que, dans une lettre adressée à des croyants dispersés d'origine juive, Jacques ait oublié de mentionner le concile de Jérusalem s'il avait déjà eu lieu. L'absence de toute mention de croyants d'origine païenne, d'Églises regroupant des croyants d'origine païenne et de sujets se rapportant aux croyants d'origine païenne (p. ex.: la circoncision ou le fait de manger des viandes sacrifiées aux idoles) appuie cette hypothèse d'une date antérieure. La période de rédaction la plus probable de l'épître de Jacques se situe entre 44 et 49 apr. J.-C., ce qui en fait le premier livre du Nouveau Testament à avoir été rédigé.

Il ne fait aucun doute que l'épître de Jacques a été écrite à Jérusalem, la ville où son auteur vivait et œuvrait. Pour des renseignements sur les destinataires de l'épître de Jacques, voyez le chapitre 1.

Comme nous le ferons remarquer tout au long du présent commentaire, Jacques écrit cette épître pour exhorter ses lecteurs à éprouver leur foi, pour s'assurer qu'il s'agit de la vraie foi qui sauve. Le plan est donc édifié autour d'une série d'épreuves.

## PLAN

- Introduction (1.1)
- I. L'épreuve de la persévérance dans la souffrance (1.2-12)
- II. L'épreuve de l'acceptation de la responsabilité dans la tentation (1.13-18)
- III. L'épreuve de la soumission à la Parole (1.19-27)
- IV. L'épreuve de l'amour impartial (2.1-13)
- V. L'épreuve des œuvres justes (2.14-26)
- VI. L'épreuve de la langue (3.1-12)
- VII. L'épreuve de la sagesse et de l'humilité (3.13-18)
- VIII. L'épreuve du détachement du monde (4.1-12)
- IX. L'épreuve de la dépendance (4.13-17)
- X. L'épreuve de la patience (5.1-11)
- XI. L'épreuve de la vérité (5.12)
- XII. L'épreuve de l'esprit de prière (5.13-18)
- XIII. L'épreuve de la foi véritable (5.19,20)



---

# L'homme et son message

# 1

**Jacques, serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, aux douze tribus qui sont dans la dispersion, salut ! (1.1)**

La contrefaçon est un grave problème dans notre société. On trompe ceux qui ne se méfient pas en faisant passer pour vraies de faux billets, de fausses cartes de crédit, de faux bijoux, de faux tableaux et des contrefaçons de presque toutes les autres choses qui ont de la valeur. Il faut donc bien examiner tout ce qui a de la valeur pour en vérifier l'authenticité.

Il en va de même aussi pour la chose qui a le plus de valeur entre toutes : la foi qui sauve. Une juste relation avec le Dieu vivant et saint de l'univers, accompagnée de la promesse de la vie éternelle au ciel, a une valeur inestimable. Ceux qui pensent la posséder devraient l'examiner et l'éprouver avec soin pour en déterminer la validité. Être trompé par de faux billets ou un faux tableau n'occasionne qu'une perte temporelle ; être trompé par une foi fausse occasionne une tragédie éternelle.

Celui qui est passé maître dans l'art de contrefaire la foi qui sauve, c'est Satan. Se déguisant en « anges de lumière » (2 Co 11.14,15), Satan et ses serviteurs trompent ceux qui ne se méfient pas, au moyen de faux systèmes religieux, y compris des contrefaçons du christianisme. Ceux qui pensent être sur le chemin étroit qui mène au ciel, mais qui sont pris au piège des fausses religions, ou qui se confient simplement en leur conception personnelle du salut, sont en fait sur le chemin qui mène à la condamnation éternelle.

Cette illusion affecte aussi ceux qui se réclament du christianisme biblique, mais qui se trompent sur leur salut.

Se leurrer quant à sa relation avec Dieu est l'illusion la plus dangereuse et la plus effrayante qui soit. Notre Seigneur décrit cette tragédie vers la fin du sermon sur la montagne :

Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais seulement celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé par ton nom ? n'avons-nous pas chassé des démons par ton nom ? et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles par ton nom ? Alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité (Mt 7.21-23).

Étant donné que la menace d'une foi contrefaite est constante, la Parole de Dieu nous appelle constamment à éprouver la validité de celle que nous professons. Dans les Psaumes, David déclare ce qui se produit quand Dieu éprouve sa foi : « Si tu sondes mon cœur, si tu le visites la nuit, si tu m'éprouves, tu ne trouveras rien » (Ps 17.3a). Et plus loin, il supplie : « Rends-moi justice, Éternel ! car je marche dans l'intégrité, je me confie en l'Éternel, je ne chancelle pas. Sonde-moi, Éternel ! éprouve-moi, fais passer au creuset mes reins et mon cœur » (Ps 26.1,2). Il répète cette supplication dans un passage familier : « Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ! Éprouve-moi, et connais mes pensées ! Regarde si je suis sur une mauvaise voie, et conduis-moi sur la voie de l'éternité ! (Ps 139.23,24.) Au milieu du chaos et de la désolation qui ont suivi la destruction de Jérusalem,

Jérémie s'est écrié devant ses compatriotes Israélites : « Recherchons nos voies et sondons-les, et retournons à l'Éternel » (La 3.40).

Par Ézéchiel, le Seigneur dit de l'homme véritablement repentant : « S'il ouvre les yeux et se détourne de toutes les transgressions qu'il a commises, il vivra, il ne mourra pas » (Éz 18.28 ; voir aussi Ps 119.59). Par le prophète Aggée, le Seigneur a exhorté son peuple : « Considérez attentivement vos voies ! » (Ag 1.5,7.)

Le Nouveau Testament souligne aussi à maintes reprises la nécessité d'éprouver la foi. Jean-Baptiste défie les chefs religieux de son époque en ces termes : « Produisez donc du fruit digne de la repentance » (Mt 3.8). En décrivant son ministère au roi Agrippa, Paul dit qu'à « ceux de Damas d'abord, puis à Jérusalem, dans toute la Judée, et chez les païens, [il a] prêché la repentance et la conversion à Dieu, avec la pratique d'œuvres dignes de la repentance » (Ac 26.20). Il exhorte les Galates : « Que chacun examine ses propres œuvres » (Ga 6.4) et les Corinthiens : « Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes. Ne reconnaissez-vous pas que Jésus-Christ est en vous ? à moins peut-être que vous ne soyez désapprouvés » (2 Co 13.5).

Le résultat voulu et inévitable de la foi qui sauve, c'est la pratique de bonnes œuvres, et c'est dans ce but précis que Christ a racheté l'Église. Après avoir déclaré que le salut ne s'obtient que par grâce, l'apôtre Paul rappelle aux croyants que « nous sommes son ouvrage, ayant été créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres, que Dieu a préparées d'avance, afin que nous les pratiquions » (Ép 2.10). « Car la grâce de Dieu », écrit Paul à Tite, « source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété et aux convoitises mondaines, et à vivre dans le siècle présent selon la sagesse, la justice et la piété » (Tit 2.11,12 ; voir aussi v. 14). L'auteur de l'épître aux Hébreux met ses lecteurs en garde : « Craignons donc, tandis que la promesse d'entrer dans son repos subsiste encore, qu'aucun de vous ne paraisse être venu trop tard » (Hé 4.1 ; voir aussi 12.15). L'horrible possibilité de rater le salut demande qu'on s'examine rigoureusement. Lorsque l'auteur de l'épître aux Hébreux illustre l'essence de la foi qui sauve, il décrit l'obéissance courageuse de croyants de l'Ancien Testament qui ont manifesté leur salut par leur vie de loyauté et de fidélité envers Dieu (11.1-39).

La première épître de Jean mentionne beaucoup de caractéristiques de la foi véritable. Elle doit être plus qu'une simple profession verbale (1.6-10 ; 2.4,9) et doit inclure l'obéissance à Dieu (2.3,5,6 ; 3.24 ; 5.2,3). Les rachetés se démarquent par le fait qu'ils n'aiment pas le monde (2.15), qu'ils pratiquent la justice (2.29), qu'ils ne pratiquent pas le péché (3.6,9) et qu'ils aiment leurs frères dans la foi (3.14 ; 4.7,11).

Mais le passage de l'Écriture qui présente le plus clairement les façons d'éprouver la foi vivante et véritable est celui du sermon sur la montagne. Jésus y expose toute une série d'épreuves destinées à montrer aux Juifs pharisaïques – caractérisés par les scribes et les pharisiens orgueilleux, vantards et imbus d'eux-mêmes – à quel point ils sont loin du salut véritable. Ce faisant, il démasque leur fausse religion, leur hypocrisie et leur contrefaçon du salut.

Le sermon commence par les béatitudes (Mt 5.3-12), qui décrivent les attitudes qui doivent accompagner la foi qui sauve. Parmi ces attitudes, il y a la bonté, la miséricorde, la joie dans la persécution, l'humilité, la conscience du péché et un désir profond de justice.

La section suivante (5.13-16) révèle ce que produisent ces vertus dans la vie des vrais rachetés, qui sont comme « le sel et la lumière » dans le monde déchu, méchant et ténébreux. Au lieu de propager le mal, ils exercent sur le monde une bonne influence par la justice que Dieu leur a donnée.

La conversion véritable se manifeste par un engagement authentique envers la Parole de Dieu (5.17-20), par une conduite juste qui découle de la justice intérieure du cœur (5.21-48), par un culte raisonnable (6.1-18), par une juste perspective de l'argent et des biens matériels (6.19-34) et par de bons rapports avec les autres (7.1-12).

Jésus conclut le sermon en décrivant deux chemins qui conduisent à la destinée éternelle : le chemin large qui mène à la perte, et le chemin étroit qui mène à la vie, et qu'il recommande à ses auditeurs d'emprunter (7.13). Il les met en garde contre les faux prophètes, qui cherchent à les attirer vers le chemin large qui mène à la perte (v. 15-20) et, à la lumière du jugement certain à venir, il décrit les conséquences effrayantes de toute profession dénuée de substance (v. 21-27).

Il semble évident que Jacques est profondément influencé par le sermon sur la montagne – dont il a sans doute entendu exprimer les vérités par Jésus lui-même, à cette occasion ou à une autre – et un grand nombre de ses thèmes trouvent des parallèles dans son épître. En fait, on peut très bien considérer l'épître de Jacques comme un commentaire pratique de ce sermon. Et, comme son Seigneur l'a fait avant lui, Jacques présente une série d'épreuves qui attestent l'authenticité de la conversion.

#### SA BIOGRAPHIE

Le premier verset de cette épître nous en présente l'auteur humain, **serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ**. Comme nous l'avons expliqué dans l'Introduction, le Jacques qui a écrit cette épître est le demi-frère du Seigneur. Contrairement à ce que prétend l'Église catholique romaine, Joseph et Marie ont eu d'autres enfants après Jésus. Cette vérité est sous-entendue dans la déclaration que Matthieu fait au sujet de Joseph par rapport à Marie : « il ne la connut point *jusqu'à* ce qu'elle ait enfanté » (Mt 1.25 ; italiques pour souligner) et est explicite dans la description que Luc fait de Jésus : « Marie [...] enfanta son fils *premier-né* » (Lu 2.7 ; italiques pour souligner). Ces enfants sont ses demi-frères et ses demi-sœurs (voir Mt 12.46,47 ; Mc 3.31-35 ; Lu 8.19-21 ; Jn 2.12). Matthieu et Marc énumèrent les demi-frères de Jésus : Jacques, Joseph (Joses), Simon et Jude (Mt 13.55 ; Mc 6.3). Paul appelle explicitement Jacques « le frère du Seigneur » (Ga 1.19). Marc mentionne aussi des demi-sœurs de Jésus sans les nommer. Le fait que Matthieu et Marc nomment Jacques en premier implique qu'il est l'aîné des demi-frères de Jésus.

Mais étonnamment, bien qu'ils aient grandi avec lui et aient été témoins de sa vie sans péché et parfaite, les frères de Jésus n'ont tout d'abord pas cru en lui. Jean fait mention de leur incrédulité, qu'ils ont manifestée en défiant Jésus de se révéler ouvertement :

Or, la fête des Juifs, la fête des Tabernacles, était proche. Et ses frères lui dirent : Pars d'ici, et va en Judée, afin que tes disciples voient aussi les œuvres que tu fais. Personne n'agit

en secret, lorsqu'il désire paraître ; si tu fais ces choses, montre-toi toi-même au monde. Car ses frères non plus ne croyaient pas en lui (Jn 7.2-5).

Leur incrédulité atteste malheureusement la vérité que Jésus a déclarée à l'effet qu'un « prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents, et dans sa maison » (Mc 6.4). L'incrédulité de ses frères étaient tellement forte qu'ils pensaient même que Jésus était hors de sens (Mc 3.21). (Il est bon de remarquer que l'incrédulité de ses frères réfute les écrits apocryphes rapportant les soi-disant miracles de Jésus pendant son enfance – tout comme la déclaration directe de Jean qui dit que la transformation de l'eau en vin à Cana est le « *premier* des miracles que fit Jésus » (Jn 2.11 ; italiques pour souligner). Apparemment, leur incrédulité a persisté tout au long de la vie et du ministère terrestre de Jésus.

Mais lorsque ceux qui croyaient en lui se sont rassemblés à Jérusalem après sa résurrection, quelque chose de remarquable s'est produit. L'auteur du livre des Actes nous dit que les apôtres y étaient (Ac 1.13) et ajoute à leur sujet : « Tous d'un commun accord persévéraient dans la prière, avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, *et avec les frères de Jésus* » (Ac 1.14 ; italiques pour souligner). Que s'est-il produit pour que ses frères sceptiques et incrédules se transformèrent en disciples consacrés ? Paul donne la réponse, en faisant remarquer qu'après sa résurrection Jésus : « est apparu à Jacques » (1 Co 15.7). C'est sans doute suite à cette apparition personnelle après la résurrection que Jacques a réellement cru au Seigneur Jésus-Christ.

L'Église est née le jour de la Pentecôte, et Jacques, qui n'était pas un apôtre, n'a pas tardé à en devenir un des principaux dirigeants. Quand Paul s'est rendu à Jérusalem, il a découvert que Jacques, ainsi que Pierre et Jean, y étaient les piliers de l'Église (Ga 2.9-12). Comme les apôtres étaient fréquemment partis prêcher l'Évangile, Jacques a fini par devenir le dirigeant prééminent de l'Église de Jérusalem. Pour emprunter un terme contemporain, il en était le pasteur principal. Après sa libération miraculeuse de la prison d'Hérode, Pierre ordonne aux croyants stupéfaits : « Annoncez-le à Jacques et aux frères » (Ac 12.17), ce qui indique clairement que Jacques était alors celui à qui on devait d'abord annoncer les nouvelles importantes.

Jacques a présidé le concile clé de Jérusalem (Ac 15), qu'on avait convoqué pour trancher la question capitale relative à l'obtention du salut : l'obtient-on en obéissant à la loi mosaïque ou seulement par grâce, par le moyen de la foi ? Après une longue discussion, Pierre, Paul et Barnabas ont fait état du salut gratuit que Dieu avait accordé aux païens par leurs ministères respectifs (v. 6-12). Jacques a ensuite appuyé le point de vue de Pierre, a transmis la décision du concile (v. 12-21) et a probablement composé la lettre qui en a découlé et qui était adressée aux croyants d'origine païenne (v. 23-29). Bien des années plus tard, quand Paul est retourné à Jérusalem à la fin de son troisième voyage missionnaire, Jacques occupait encore le poste de président. Luc rapporte ceci : Lorsque nous arrivâmes à Jérusalem, les frères nous reçurent avec joie. Le lendemain, Paul se rendit avec nous chez Jacques, et tous les anciens s'y réunirent » (Ac 21.17,18). La pluralité d'anciens n'empêchait pas le fait que Jacques jouait un rôle primordial comme dirigeant, pas plus que l'égalité apostolique n'empêchait le fait que Pierre dirigeait les Douze.

Selon Josèphe, Jacques, aussi connu sous le nom de Jacques le Juste à cause de la vie juste qu'il a menée, a été martyrisé vers 62 apr. J.-C..

#### SON CARACTÈRE

##### **serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ, (1.1b)**

En dépit de sa prééminence, ce qui ressort du premier verset de son épître, c'est l'humilité de Jacques. Il ne se présente pas comme le fils de Marie et le frère du Seigneur, et il ne mentionne ni sa position comme chef de l'Église de Jérusalem ni le fait que le Christ ressuscité lui soit apparu personnellement. Il se présente plutôt simplement comme un **serviteur de Dieu et du Seigneur Jésus-Christ**. Le terme *doulos* (**serviteur**) désigne un esclave, quelqu'un qui est privé de toute liberté personnelle et qui dépend totalement de son maître. Or, ce qu'on exige de tout *doulos* à cette époque, c'est une obéissance et une loyauté absolues à son maître (qui lui fournissait la nourriture, le vêtement et un toit). Contrairement à l'*andrapodon*, qui devient

esclave au cours de sa vie, le *doulos* est esclave de naissance. Jacques est devenu un *doulos* lors de sa nouvelle naissance, par la foi en Jésus-Christ.

Être *doulos* de Dieu est un grand honneur dans la culture juive de l'époque. Dans l'Ancien Testament, les sommités comme Abraham (Ge 26.24), Isaac (Ge 24.14), Jacob (Éz 28.25), Job (Job 1.8), Moïse (Ex 14.31), Josué (Jos 24.29), Caleb (No 14.24), David (2 S 3.18), Ésaïe (És 20.3) et Daniel (Da 6.20) sont décrites comme des serviteurs de l'Éternel. Dans le Nouveau Testament, Éphras (Col 4.12), Timothée (Ph 1.1), Paul (Ro 1.1), Pierre (2 Pi 1.1), Jude (Jud 1), Jean (Ap 1.1) et notre Seigneur lui-même (Ac 3.13) portent tous le titre de *doulos*. En prenant ce titre, Jacques se range parmi ceux qui sont honorés non pour ce qu'ils sont, mais pour celui qu'ils servent : le Dieu vivant.

#### SON MINISTÈRE

#### **aux douze tribus qui sont dans la dispersion, (1.1c)**

En plus du rôle vital qu'il joue comme chef de l'Église de Jérusalem, Jacques exerce un ministère plus étendu. Dans le Nouveau Testament, on utilise communément le terme **douze tribus** pour désigner la nation d'Israël (voir Mt 19.28 ; Ac 26.7 ; Ap 21.12). Bien que les douze tribus se soient divisées en deux nations (Israël, le royaume du nord, et Juda, le royaume du sud), le peuple élu de Dieu a toujours englobé les Juifs des douze tribus, que Dieu réunira souverainement un jour (Éz 37.15-22). Quand le royaume s'est divisé après le règne de Salomon, Israël, le royaume du nord était formé de dix tribus, et Juda, le royaume du sud, était formé des tribus de Benjamin et de Juda. Après la chute et la déportation d'Israël en Assyrie (722 av. J.-C.), une partie du reste des dix tribus s'est déplacée vers le sud, préservant ainsi les douze tribus sur le territoire de Juda. Bien qu'on n'ait pas pu établir l'identité tribale avec certitude après la conquête de Juda et la destruction de Jérusalem et des documents du Temple par Babylone (586 av. J.-C.), Dieu rétablira la nation et déterminera l'identité tribale de chacun dans le siècle à venir (És 11.12,13 ; Jé 3.18 ; 50.19 ; Éz 37 ; Ap 7.5-8).



Jacques s'adresse donc à *tous* les Juifs **qui sont dans la dispersion**, quelle que soit leur origine tribale. Dans ce contexte, **dans la dispersion** désigne tout endroit du monde en dehors de la Palestine. Au cours des quelques centaines d'années précédentes, divers conquérants (y compris les Romains en 63 av. J.-C.) ont déporté les Juifs et les ont dispersés à travers le monde connu à l'époque. De plus, beaucoup d'autres Juifs ont volontairement émigré par affaire ou pour d'autres raisons (voir Ac 2.5-11). À l'époque du Nouveau Testament, un grand nombre de Juifs vivent **dans la dispersion**. Le mot grec *diaspora* (« dispersion ») est devenu un terme technique qui désigne les Juifs qui vivent en dehors de la Palestine (voir 1 Pi 1.1).

Le message de l'épître elle-même, et le fait que Jacques appelle fréquemment ses lecteurs « frères », montrent clairement qu'il écrit à des chrétiens d'origine juive. Il est probable que la plupart de ces croyants se soient convertis à Jérusalem ou dans les environs et qu'ils aient déjà fait l'objet du ministère pastoral de Jacques dans une certaine mesure. L'auditoire principal de Jacques est constitué des Juifs qui se sont enfuis à cause de la persécution et qui subissent encore des afflictions à cause de leur foi (1.2). Pour leur donner de l'assurance, de l'espoir et de la force pour supporter ces afflictions, Jacques leur présente une série d'épreuves (voir l'Introduction) grâce auxquelles ils pourront déterminer l'authenticité de leur foi.

#### SA SALUTATION

#### **salut !** (1.1d)

*Chairein (salut)* signifie « rejouissez-vous » ou « soyez joyeux », et c'est une salutation séculière courante. Mais, pour Jacques, ce mot n'est pas une simple formalité. Il s'attend à ce que sa lettre réjouisse le cœur de ses lecteurs en leur fournissant le moyen de vérifier l'authenticité de leur foi. Jacques sait, en effet, qu'elle sera une grande source de consolation pour eux dans leurs afflictions, que Satan utilise constamment pour tenter d'amener les chrétiens à douter du fait qu'ils sont effectivement enfants de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ.



---

# De l'épreuve au triomphe

## – première partie

# 2

**Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. (1.2,3)**

Pour vérifier l'authenticité d'un diamant, les bijoutiers le placent souvent dans une eau claire, qui fait briller un vrai diamant d'une façon particulière. Une imitation n'aura, cependant, pratiquement pas d'éclat. Quand les deux sont côte à côte, même l'œil non exercé peut facilement les différencier.

De façon assez semblable, même le monde peut souvent voir une différence marquée entre les vrais chrétiens et ceux qui font simplement profession de foi en Christ. Comme avec les bijoux, il y a une différence appréciable d'éclat, surtout quand les gens traversent des périodes difficiles. Bien des gens ont une grande confiance en leur foi jusqu'à ce qu'elle soit durement éprouvée par les afflictions et les déceptions. Et la façon dont quelqu'un réagit aux difficultés révèle souvent si sa foi est vivante ou morte, vraie ou fausse, salvatrice ou non.

Dans la parabole du semeur, Jésus explique : « Ceux qui sont sur le roc, ce sont ceux qui, lorsqu'ils entendent la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine, ils croient pour un temps, et ils succombent au moment de la tentation [*épreuve*] », et « Ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole avec un cœur honnête et bon, la retiennent, et portent du fruit avec persévérance » (Lu 8.13,15).

Quiconque vit dans ce monde est dans une certaine mesure éprouvé. C'est une conséquence de la Chute, le résultat naturel de la nature humaine impie et d'un monde et d'une société corrompus par l'iniquité. Éliphas, ami de Job, comprenait bien cette vérité, car il dit : « L'homme naît pour souffrir, comme l'étincelle pour voler » (Job 5.7). En guise de réponse à un autre ami, Job lui-même dit : « L'homme né de la femme ! Sa vie est courte, sans cesse agitée » (Job 14.1). David a crié à l'Éternel : « Ne t'éloigne pas de moi quand la détresse est proche, quand personne ne vient à mn secours ! » (Ps 22.12), et Ésaïe déclare : « Puis il regardera vers la terre, et voici, il n'y aura que détresse, obscurité et de sombres angoisses » (És 8.22). Salomon écrit avec désespoir : « Et j'ai haï la vie, car ce qui se fait sous le soleil m'a déplu, car tout est vanité et poursuite du vent. [...] Tous ses jours ne sont que douleur, et son partage n'est que chagrin ; même la nuit son cœur ne repose pas » (Ec 2.17,23).

Les enfants de Dieu ne sont pas exempts de difficultés, et même les meilleures choses que Dieu nous donne comportent des difficultés. Dans le mariage et la vie de famille (le meilleur don qu'il ait accordé pour le bonheur terrestre), les difficultés sont inévitables (1 Co 7.28). Jésus a déclaré à ses disciples : « Vous aurez des tribulations dans le monde » (Jn 16.33). Bien qu'il n'ait pas péché, Jésus fut profondément troublé et il pleura quand il vit Marie et les amis de son frère Lazare chagrinés par la mort de celui-ci (Jn 11.33). Il fut troublé à cause de la trahison de Juda (Jn 13.21), et fut « triste jusqu'à la mort » à l'idée de porter le péché du monde sur lui (Mt 26.38 ; voir aussi Jn 12.27). Paul dit qu'il a été « [*pressé*] de toute manière » (2 Co 4.8) ; et à divers degrés et pour diverses raisons, c'est le lot de chacun. Nous nous attendons donc à avoir des difficultés occasionnelles dans notre travail, à l'école, dans la société, et même dans notre famille et dans notre Église. Nous savons que nous ne pouvons

échapper à la critique, à la frustration, aux déceptions, à la douleur physique, à la souffrance émotionnelle, à la maladie, aux blessures et finalement à la mort.

En plus, les chrétiens peuvent aussi s'attendre à avoir des difficultés *à cause de* leur foi. Jésus a dit : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jn 15.20). Paul rappelle à Timothée que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ seront persécutés » (2 Ti 3.12).

Comme nous l'avons mentionné dans l'Introduction, ce que Jacques souligne principalement dans le présent texte, et dans l'épître entière, c'est que si la foi de quelqu'un est authentique, cela se verra au cœur des difficultés, quelles qu'en soient la nature et la source. C'est pour cette raison que la présente épître est valable pour les incroyants de même que pour les croyants. C'est particulièrement vrai pour les incroyants qui estiment être chrétiens et qui ont besoin de reconnaître que la foi sur laquelle on ne peut compter que quand les choses vont bien n'est pas la foi qui sauve, et qu'elle ne vaut rien. Elle vaut, en effet, *moins* que rien, parce qu'elle trompe ceux qui se fient à elle. Non seulement elle leur fera défaut quand ils en auront le plus besoin, mais, ce qui est immensément pire, c'est qu'elle leur fait croire qu'ils marchent vers le ciel alors qu'en réalité ils marchent vers l'enfer.

Jacques montre que quand la foi n'est qu'une profession vide ou qu'un simple sentiment qui ne repose pas sur de fermes et intelligentes convictions bibliques, le feu des épreuves la consume. Mais quand la foi est authentique, l'affliction, plus que toute autre circonstance, donne naturellement à celui qui possède cette foi une conscience plus aigüe de sa véritable condition, et le délivre ainsi de toute illusion sur lui-même et sur sa propre justice. La conscience de sa faiblesse le conduit à une lutte fervente avec Dieu dans la prière, et l'expérience du soutien qu'il reçoit par grâce fortifie et vivifie chez lui l'espoir.

L'Écriture mentionne au moins huit raisons pour lesquelles Dieu permet que ses enfants subissent des épreuves. Premièrement, c'est pour éprouver la force de notre foi. De bien des façons, le Seigneur nous aide à faire notre inventaire spirituel en nous envoyant des épreuves pour nous révéler la force ou la faiblesse de notre foi. Celui qui est plein de ressentiment, qui est amer et qui s'apitoie sur son sort

quand viennent les épreuves ne fait que manifester une foi faible. Par contre, celui qui s'approche de plus en plus du Seigneur quand les épreuves empiront et qui lui demande de l'aider à porter le fardeau manifeste tout aussi clairement une foi forte.

Dieu a dit à Moïse : « Voici, je ferai pleuvoir pour vous du pain, du haut des cieux. Le peuple sortira, et en ramassera, jour par jour, la quantité nécessaire, afin que je le mette à l'épreuve, et que je voie s'il marchera, ou non, selon ma loi » (Ex 16.4 ; voir aussi De 13.3,4). Il est écrit au sujet du roi Ézéchias : « Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin de connaître tout ce qui était dans son cœur » (2 Ch 32.31). Dans son omniscience, Dieu savait déjà ce qu'il y avait dans le cœur d'Ézéchias, mais il voulait que le roi découvre cette vérité pour lui-même. Jésus mentionne beaucoup d'épreuves de l'authenticité de la foi, y compris un avertissement à l'endroit de ceux qui veulent être ses disciples : « Si quelqu'un vient à moi, sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères et à ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lu 14.26).

Habakuk, lorsqu'il réfléchissait à l'avertissement terrifiant de Dieu à l'effet qu'il envoyait les Chaldéens décimer tous les peuples à l'exception du sien, dit : « Car le figuier ne fleurira pas, la vigne ne produira rien, le fruit de l'olivier manquera, les champs ne donneront pas de nourriture ; les brebis disparaîtront du pâturage, et il n'y aura plus de bœufs dans les étables. Toutefois, je veux me réjouir en l'Éternel, je veux me réjouir dans le Dieu de mon salut » (Ha 3.17,18). Après avoir remis en question la sagesse et la justice de Dieu, qui permettait qu'il vive des afflictions aussi incroyablement pénibles, Job confessa à son Seigneur : « Mon oreille avait entendu parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu. C'est pourquoi je me condamne et je me repens sur la poussière et sur la cendre » (Job 42.5,6).

Deuxièmement, les épreuves nous sont données pour nous humilier, pour nous rappeler de ne pas laisser notre confiance en Dieu se changer en présomption et en fatuité spirituelle. Plus nos bénédictions sont grandes, plus Satan nous pousse à les voir comme nos propres réalisations et non celles du Seigneur, ou comme notre juste part, et à nous enorgueillir plutôt qu'à nous humilier. Paul dit : « Et pour que je ne sois pas enflé d'orgueil, à cause de l'excellence de ces révélations, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de

Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir » (2 Co 12.7).

Troisièmement, Dieu permet que nous soyons éprouvés, afin de nous libérer de notre dépendance des choses du monde. Plus nous accumulons de biens matériels, de connaissances et d'expériences, et plus le monde nous reconnaît, plus nous sommes tentés de dépendre de ces choses plutôt que du Seigneur. Cela peut inclure l'instruction, la réussite, les gens importants que nous connaissons, les honneurs qu'on nous a décernés et bien d'autres sortes d'avantages du monde qui ne sont souvent pas mauvais en soi, mais qui peuvent facilement devenir le centre de notre préoccupation et le fondement de notre confiance.

Un jour qu'une grande foule suivait Jésus et les disciples sur une montagne, Jésus a demandé à Philippe : « Où achèterons-nous des pains, pour que ces gens aient à manger ? Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire » (Jn 6.5,6). Philippe n'a pas réussi l'épreuve, car il a répondu : « Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas pour que chacun en reçoive un peu » (v. 7). Au lieu de croire que le Seigneur allait pourvoir, Philippe n'a considéré que leurs ressources matérielles, qui de toute évidence étaient bien loin de pouvoir combler le besoin.

Moïse avait été élevé dans la maison de Pharaon, comme prince d'Égypte, instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et avait atteint le plus haut niveau de la société égyptienne et de la réussite personnelle. Puis, après qu'il eut passé quarante ans à Madian comme berger (Ex 2.11-25), le Seigneur l'a appelé à faire sortir son peuple d'Égypte. Et, bien qu'il ait d'abord résisté et discuté, c'est l'obéissance à l'Éternel et la préoccupation du sort du peuple élu de Dieu qui ont fini par l'animer. L'auteur de l'épître aux Hébreux nous dit : « C'est par la foi que Moïse, devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille de Pharaon ; il préféra être maltraité avec le peuple de Dieu plutôt que d'avoir pour un temps la jouissance du péché ; il regarda l'opprobre de Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte, car il avait les yeux fixés sur la rémunération » (Hé 11.24-26).

Quatrièmement, les épreuves nous appellent à une espérance éternelle et céleste. Plus nos épreuves sont difficiles et plus elles durent,

plus nous avons hâte d'être avec le Seigneur. Bien que Paul ait su que son ministère n'était pas terminé, et que c'était important pour lui de continuer son travail sur la terre pour la cause de Christ et de l'Église, son désir personnel n'en était pas moins « de [s'en] aller et d'être avec Christ, ce qui de beaucoup est le meilleur » (Ph 1.23). Voici ce qu'il dit dans sa lettre à l'Église de Rome :

J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous. Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu. Car la création a été soumise à la vanité – non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise, – avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement. Et ce n'est pas elle seulement ; mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. Car c'est en espérance que nous sommes sauvés. Or, l'espérance qu'on voit n'est plus espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ? Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance (Ro 8.18-25 ; voir aussi 5.3,4).

Après avoir rappelé aux croyants immatures de Corinthe les nombreux dangers et les nombreuses afflictions, persécutions et trahisons auxquels il avait été exposé, Paul écrit ces paroles encourageantes : « celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi avec Jésus, et nous fera paraître avec vous en sa présence [...]. C'est pourquoi nous ne perdons pas courage. Et même si notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Car nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons, non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères, et les invisibles sont éternelles » (2 Co 4.14, 16-18 ; voir aussi v. 8-12).



Cinquièmement, les épreuves dévoilent ce que nous aimons vraiment. Le fait qu'Abraham ait été prêt à sacrifier son fils Isaac ne prouve pas seulement sa foi, comme nous le disons plus loin dans ce chapitre, mais aussi son amour suprême pour le Seigneur. Rien ni personne d'autre ne devrait être plus cher pour nous que le Seigneur.

Le Seigneur a dit à son peuple : « Maintenant, Israël, que demande de toi l'Éternel, ton Dieu, si ce n'est que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, afin de marcher dans toutes ses voies, d'aimer et de servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme » (De 10.12 ; voir aussi 13.3). Cela, dit Jésus, est le premier et le plus grand commandement (Mt 22.38). Il dit aussi : « Si quelqu'un vient à moi, sans me préférer à son père, à sa mère, à sa femme, à ses enfants, à ses frères et à ses sœurs, et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lu 14.26). Il ne nous commande pas, bien entendu, de haïr les autres, ce qui contredirait de manière flagrante d'innombrables autres passages de l'Écriture, y compris le deuxième commandement en importance : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Mt 22.39). Il utilise un langage imagé pour enseigner que notre amour pour Dieu doit surpasser tous les autres amours, y compris l'amour de notre famille.

Sixièmement, les épreuves nous enseignent à apprécier les bénédictions de Dieu. Notre raison nous dit d'apprécier le monde et les choses du monde, et nos sens nous disent d'apprécier le plaisir et le confort. Mais par les épreuves, la foi nous dit d'apprécier les choses spirituelles de Dieu par lesquelles il nous a abondamment bénis – y compris sa Parole, ses soins, ses provisions, sa force et, bien entendu, son salut.

David a exulté :

Car ta bonté vaut mieux que la vie, mes lèvres célèbrent tes louanges. Je te bénirai donc toute ma vie, j'élèverai mes mains en ton nom. Mon âme sera rassasiée comme de mets gras et succulents, et, avec des cris de joie sur les lèvres, ma bouche te célébrera. Lorsque je pense à toi sur ma couche, je médite sur toi pendant les veilles de la nuit. Car tu es mon secours, et je suis dans l'allégresse à l'ombre de tes ailes (Ps 63.4-8).

Tous les héros de la foi mentionnés dans Hébreux 11 ont rejeté le monde pour la bonté des dons de Dieu, et nous devons en faire autant en « ayant les regards sur Jésus, qui suscite la foi et la mène à la perfection ; en échange de la joie qui lui était réservée, il a souffert la croix, méprisé l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu » (Hé 12.2).

Septièmement, le Seigneur se sert des épreuves pour développer en ses saints la persistance qui les rend plus utiles. Le puritain Thomas Manton a fait remarquer avec perspicacité que : « lorsque tout va bien et que nous sommes à l'aise, nous vivons par nos sens plutôt que par la foi. Mais la valeur d'un soldat ne se révèle jamais en temps de paix. » Paul confesse : « C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les calamités, dans les persécutions, dans les détresses, pour Christ ; car, quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Co 12.10). L'auteur de l'épître aux Hébreux parle des hommes et des femmes consacrés « qui, par la foi, vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies » (Hé 11.33,34 ; voir aussi És 41.10).

Huitièmement, et finalement, le Seigneur se sert des épreuves pour nous permettre de mieux aider les autres dans leurs épreuves. Jésus a dit à Pierre : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, quand tu seras revenu, affermis tes frères » (Lu 22.31,32). Dieu a permis que Pierre souffre non seulement pour le fortifier en vue d'un plus grand service, mais aussi pour le préparer à fortifier les autres. Il en va de même pour tout croyant qui souffre et qui est éprouvé, et il en a été ainsi pour notre Seigneur dans son humanité. Car « du fait qu'il a souffert lui-même et qu'il a été tenté, il peut secourir ceux qui sont tentés » (Hé 2.18 ; voir aussi 4.15).

Paul résume ce principe dans les propos qu'il adresse aux Corinthiens :

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que par la consolation

dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans l'affliction ! Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ. Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut ; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons (2 Co 1.3-6).

Étant donné que les épreuves sont tellement productives, c'est important que nous y réagissions bien. Jacques nous aide énormément en nous donnant cinq moyens clés pour persévérer dans les épreuves : une attitude joyeuse (1.2), un esprit compréhensif (1.3), une volonté soumise (1.4), un cœur qui croit (1.5-8) et un esprit humble (1.9-11). Il nous fait ensuite part de la récompense qui attend ceux qui auront persévéré (1.12).

## LES MOYENS DE PERSÉVÉRER

### UNE ATTITUDE JOYEUSE

**Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, (1.2)**

Le verbe grec *hêgeomai* (**regardez**) est un impératif parce que la joie n'est pas la réponse humaine naturelle au sein des épreuves. Dieu ordonne aux chrétiens pas simplement d'être quelque peu joyeux dans leurs épreuves, mais de les regarder comme **un sujet de joie complète**. Les commentateurs donnent diverses interprétations à cette expression : joie pure, joie sans mélange et joie totale. D'après le contexte, il semble qu'elles conviennent toutes. Jacques parle d'une plénitude particulière de joie que le Seigneur accorde gracieusement à ses enfants quand ils supportent volontiers et sans murmurer les épreuves en se confiant en lui – quelles que soient la cause, la nature ou l'intensité de la détresse. Il s'en sert toujours pour notre bien et pour sa gloire. Ce n'est pas en vertu d'un genre de masochisme

religieux, mais plutôt d'une réelle confiance en la promesse et en la bonté de notre Seigneur, que nous pouvons accueillir les épreuves en amies, sachant comme Joseph que ce qui devait être un mal pour nous, Dieu le change en bien (Ge 50.20 ; voir aussi Ro 8.28).

Nous ne devons pas seulement agir joyeusement, à contrecœur et en faisant semblant, mais être réellement joyeux. C'est une question de volonté pas de sentiments, et cela devrait faire l'objet d'un engagement conscient et déterminé de la part de chaque croyant fidèle. Et puisque Dieu l'ordonne, chaque vrai chrétien peut y arriver par la provision du Saint-Esprit. Quand la foi en Jésus-Christ est authentique, Jacques nous assure que même les pires épreuves peuvent et doivent être un sujet de joie et de reconnaissance.

Plus nous nous réjouissons dans nos épreuves, plus nous nous rendons compte qu'elles ne sont pas des handicaps mais des avantages, en dernière analyse bénéfiques et utiles, malgré leur apparence destructrice et douloureuse du moment présent. Quand nous faisons face aux épreuves avec l'attitude que Jacques recommande, nous découvrons que la plus grande partie de la joie consiste à s'approcher de plus en plus du Seigneur – la Source de la joie – en devenant plus sensible à sa présence, à sa bonté, à son amour et à sa grâce. Notre vie de prière s'intensifie, ainsi que notre intérêt et notre étude de la Parole de Dieu, et de ces deux manières notre joie augmente d'autant plus.

Comme nous l'avons déjà mentionné, notre Seigneur lui-même, « en échange de la joie qui lui était réservée, [...] a souffert la croix, méprisé l'ignominie » (Hé 12.2). Il a regardé au-delà de l'épreuve à la joie qu'il savait qu'il éprouverait quand l'épreuve prendrait fin et qu'elle aurait accompli l'œuvre glorieuse qu'il devait accomplir. L'auteur de l'épître aux Hébreux ajoute : « Considérez, en effet, celui qui a supporté contre sa personne une telle opposition de la part des pécheurs, afin que vous ne vous lassiez point, l'âme découragée » (v. 3). « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, en luttant contre le péché » (v. 4). Quelques versets plus loin, il compare cela à la discipline parentale : « Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse, et non de joie ; mais il produit plus tard pour ceux qui ont été ainsi exercés un fruit paisible de justice » (v. 11). Si notre Seigneur parfaitement saint a pu supporter l'agonie

inimaginable et imméritée qui consistait à porter sur lui le péché du monde, ne pouvons-nous pas supporter – volontairement et avec actions de grâces – les épreuves immensément moins douloureuses et méritées qui nous affligent de temps à autre ?

Même s'il écrivait de prison et s'il était extrêmement inconfortable, frustré et souffrant, Paul pouvait dire en toute sincérité : « j'ai appris à être content dans l'état où je me trouve. Je sais vivre dans l'humiliation, et je sais vivre dans l'abondance. En tout et partout j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'abondance et à être dans la disette » (Ph 4.11,12). Après qu'on les eut jetés dans la prison intérieure à Philippes et qu'on leur eut mis des ceps aux pieds, vers « le milieu de la nuit, Paul et Silas priaient et chantaient les louanges de Dieu » (Ac 16.25). Paul était affligé par « une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter » (2 Co 12.7). Puisque « trois fois [il a] prié le Seigneur de l'éloigner » (v. 8), nous pouvons être certains qu'elle était extrêmement douloureuse, car il avait supporté bien d'autres choses douloureuses sans se plaindre et sans demander de soulagement. Mais quand le Seigneur lui a dit : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse », Paul a cessé de demander à être soulagé et a immédiatement commencé à se réjouir à cause de l'épreuve même qui lui avait causé, et qui continuerait de lui causer, tellement de douleur (v. 9). Les épreuves ont fini par être autant un sujet de joie pour Paul que ses bénédictions. Il savait qu'elles l'attiraient davantage au Seigneur, lui permettaient de communier aux souffrances de Christ (Ph 3.10) et que Dieu s'en servait pour le maintenir dans l'humilité (2 Co 12.7).

« En effet, quelle gloire y a-t-il à supporter de mauvais traitements pour avoir commis des fautes ? » demande Paul. « Mais si vous supportez la souffrance lorsque vous faites ce qui est bien, c'est une grâce devant Dieu » (1 Pi 2.20). Jésus dit aux disciples : « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi » (Jn 15.20 ; voir aussi Mt 5.10,11 ; Lu 6.22). Comme ce sera merveilleux un jour d'entendre le Seigneur nous dire ce qu'il a dit aux disciples juste avant qu'on ne l'arrête dans le jardin de Gethsémani : « Vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes épreuves ; c'est pourquoi je dispose du royaume en votre

faveur, comme mon Père en a disposé en ma faveur, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume » (Lu 22.28-30). Il promet à tous ses vrais disciples ce qu'il leur a promis : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous pleurerez et vous vous lamenterez, et le monde se réjouira : vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie » (Jn 16.20). Pour rendre cette idée plus concrète, Jésus donne une illustration de l'enfance : « La femme, lorsqu'elle enfante, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de la souffrance, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde » (v. 21).

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, on ne souffre pas seulement physiquement. La souffrance mentale et la souffrance morale sont encore pires. Lorsqu'il est emprisonné, probablement à Césarée ou à Rome, Paul se plaint de ce que certains prédicateurs à Philippes « annoncent Christ dans des intentions qui ne sont pas pures et avec la pensée de me susciter quelque affliction dans mes liens » (Ph 1.17). Il est profondément blessé par le fait que certains compagnons d'œuvre, d'aucuns qu'il a formés et traités en amis, sont poussés par l'envie et la méchanceté de la jalousie à le calomnier. Néanmoins, il se réjouit de ce que le véritable Évangile est prêché et de ce que tout tournera à son salut (v. 19,20). Il a aussi la satisfaction de savoir que « la plupart des frères dans le Seigneur, encouragés par *[ses]* liens, ont plus d'assurance pour annoncer sans crainte la parole » (v. 14). Il poursuit en disant :

Et même si je sers de libation pour le sacrifice et pour le service de votre foi, je m'en réjouis, et je me réjouis avec vous tous. [...] Mais ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai regardées comme une perte, à cause de Christ. Et même je regarde toutes choses comme une perte, à cause de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, pour lequel j'ai renoncé à tout ; je les regarde comme de la boue, afin de gagner Christ (2.17 ; 3.7,8).

Vers la fin de la lettre, il proclame encore : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je le répète, réjouissez-vous (4.4). Paul éprouvait continuellement une grande joie.

Dans son commentaire sur Jacques, Warren Wiersbe écrit : « Nos valeurs déterminent ce que nous estimons. Si nous estimons le confort plus que le caractère, les épreuves nous dérangent. Si nous estimons davantage le matériel et le physique que le spirituel, nous ne pouvons pas les regarder “comme un sujet de joie complète” ! Si nous ne vivons que pour le présent et que nous oublions l’avenir, les épreuves nous rendent amers, pas meilleurs » (*The Bible Exposition Commentary*, Wheaton, Ill. : Victor, 1989, 2:338).

Si un chrétien ne peut se réjouir dans ses épreuves, c’est parce que ses valeurs ne sont pas saintes et bibliques.

Amy Carmichael, longtemps missionnaire dans le sud de l’Inde, qui avait l’habitude des épreuves de toutes sortes, a écrit :

N’as-tu pas de cicatrice ?  
De cicatrice cachée au pied, au côté, ou à la main ?  
Jentends qu’on chante que tu es puissant dans le pays,  
Je les entends louer ton étoile brillante ascendante,  
N’as-tu pas de cicatrice ?

N’as-tu pas de blessure ?  
Pourtant, je fus blessé par les archers, épuisé,  
Cloué au bois pour y mourir ; et déchiré  
Par les bêtes voraces qui m’encerclaient, je me suis évanoui :  
N’as-tu pas de blessure ?

Pas de blessure ? Pas de cicatrice ?  
Oui, tel Maître tel serviteur,  
Et les pieds qui me suivent sont percés ;  
Mais les tiens sont intacts : a-t-il suivi longtemps  
Celui qui n’a ni blessure ni cicatrice ?

Traduction libre  
(*Gold Cord*, Fort Washington, Pa. :  
Christian Literature Crusade, 1996, p. 80).

Bien qu'il ait eu une bien moins grande révélation de Dieu que Paul, Job avait une confiance sans bornes en Dieu, témoignant à ses amis critiques avec une parfaite assurance : « Voici, quand même il me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui » et : « Il sait néanmoins quelle voie j'ai suivie ; et, s'il m'éprouvait, je sortirais pur comme l'or » (Job 13.15 ; 23.10). Même à cette époque reculée, il comprenait avec Paul que « les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous » (Ro 8.18).

En appelant ses lecteurs **mes frères**, Jacques dit clairement qu'il s'adresse principalement à des croyants d'origine juive, comme il le fait tout au long de l'épître (voir aussi 1.16,19 ; 2.1,5,14 ; 3.1,10,12 ; 4.11 ; 5.7,9,10,12,19). Comme nous l'avons fait remarquer dans l'Introduction et plus tôt dans le présent chapitre, les épreuves de l'authenticité de la foi ont évidemment une certaine valeur pour les incroyants (les non-chrétiens et ceux qui pensent être chrétiens). Mais Jacques s'adresse principalement aux véritables croyants, ses **frères** en Christ. Le fait qu'il les appelle **mes frères** ajoute une touche personnelle d'amour. Il utilise l'expression « mes frères bien-aimés » à trois reprises (1.16,19 ; 2.5)

Le texte grec dit littéralement : « [...] *quand* vous êtes exposés à des épreuves ». Ce « quand » (*hotan*) au mode subjonctif exprime non pas la possibilité mais l'inévitabilité des épreuves. En d'autres mots, les **diverses épreuves** sont certaines, et nous devrions considérer qu'elles font partie intégrante de la vie sur la terre actuelle. *Periptô* (**exposés**) signifie littéralement « tomber dans, habituellement de manière inattendue ». Dans l'histoire du bon Samaritain, Luc s'en sert en parlant de l'homme qui « tomba au milieu des brigands » (Lu 10.30), et dans les Actes au sujet des occupants du navire dans lequel Paul se trouvait : « mais ils tombèrent sur un banc de sable » (Ac 27.41 – *Colombe*).

**Épreuves** traduit *peirasmos*, qui signifie essentiellement « es-sai, test, preuve ». Le terme lui-même est neutre et peut avoir des connotations négatives ou positives, selon le contexte, et on le traduit parfois « tentation » (p. ex.: Mt 6.13 ; 26.41 ; 2 Pi 2.9). La forme verbale du terme est en fait rendue par « tenté » et « tente » dans Jacques 1.13, où il est clair qu'elle exprime une sollicitation au mal.



Dans le présent texte, cependant, Jacques a de toute évidence à l'esprit l'idée d'éprouver au moyen de toutes sortes d'afflictions, de problèmes ou de difficultés.

**Diverses** traduit *poikilos*, qui signifie littéralement « bigarrées » ou « multicolores », et qu'on en est venu à utiliser au sens figuré pour désigner des choses diverses ou variées. Ce que Jacques dit, c'est que les **épreuves** se présentent à nous sous différentes formes, nuances et mesures. Non pas que chaque chrétien subira toutes les sortes et toutes les intensités d'épreuves, mais que les chrétiens en général sont exposés aux épreuves de toutes sortes et de toutes sources possibles. Quelle que soit la nature ou la gravité de ces **diverses épreuves**, elles visent à éprouver la foi du croyant.

Jacques ne fait aucune distinction entre les épreuves intérieures et les épreuves extérieures, sans doute parce qu'on ne peut habituellement pas les distinguer. Ce qui commence comme un problème purement extérieur finit inévitablement par produire des problèmes et des épreuves intérieurs. Et, bien entendu, c'est l'effet intérieur des épreuves, la façon dont nous y répondons, qui concerne notre foi. L'épreuve peut commencer comme un problème financier ou une maladie physique, une déception, une critique, une crainte ou une persécution, mais c'est notre attitude et la façon dont nous réagissons qui reflètent notre état spirituel.

UN ESPRIT COMPRÉHENSIF

**sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience.** (1.3)

Le deuxième moyen de triompher dans les épreuves est un esprit compréhensif. *Ginôskô* (**sachant**) suppose l'idée d'une pleine compréhension de ce qui dépasse les simples faits et qui découle parfois de l'expérience personnelle. Jésus utilise ce mot dans la parabole du figuier : « Dès que ses branches deviennent tendres, et que les feuilles poussent, vous savez que l'été est proche » (Mc 13.28, italiques pour souligner). Paul utilise une forme de ce verbe à deux reprises dans Romains 1 (« ce qu'on peut connaître », v. 19 ; « ayant connu », v. 21) lorsqu'il déclare que même chez les païens impies on peut observer

une certaine connaissance de Dieu qu'il a révélée au moyen de sa création (Ro 1.19-21).

En tant que chrétiens, nous savons à partir de notre propre expérience, ainsi que de la Parole de Dieu, que **l'épreuve de [notre] foi produit la patience**. Nous avons appris que cette promesse de Dieu est réellement vraie, car, après avoir supporté les souffrances, les afflictions ou les épreuves, nous avons découvert que notre confiance en Dieu est non seulement intacte, mais encore plus forte grâce à la mise à l'épreuve.

Le mot **patience** traduit *hupomonê*, que *La Bible du Semeur* rend par *endurance*, c'est-à-dire le produit ou le résultat de la patience. Supporter patiemment les épreuves tout en faisant confiance au Seigneur développe l'endurance, qui est une qualité permanente. La patience n'est requise que pendant la durée de l'affliction ou de la difficulté, car quand elles ne sont plus, la patience n'a plus de raison d'être. Mais l'endurance est une qualité intérieure permanente qui dénote de la force, et elle augmente chaque fois qu'on supporte patiemment et avec confiance une épreuve.

David dit : « J'avais mis en l'Éternel mon espérance ; et il s'est incliné vers moi, il a écouté mes cris. Il m'a retiré de la fosse de destruction, du fond de la boue ; et il a dressé mes pieds sur le roc, il a affermi mes pas » (Ps 40.2,3). Paul nous dit : « aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été humaine, et Dieu, qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais avec la tentation il préparera aussi le moyen d'en sortir, afin que vous puissiez la supporter » (1 Co 10.13). Le Seigneur ne permet pas que ses enfants affrontent quoi que ce soit auquel ils ne pourront survivre par sa puissance et sa provision. Un nouveau croyant, en fait la plupart des croyants ne pourraient supporter un grand nombre des épreuves qu'a subies l'apôtre Paul. Mais le Seigneur ne nous appellera jamais à supporter de telles épreuves à moins qu'il ne nous y prépare comme il a préparé Paul.

Quand les soldats vinrent arrêter Jésus à Gethsémané, ils étaient prêts à arrêter les disciples avec lui, mais il « leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Et ils dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit : Je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci » (Jn 18.7,8). Jean explique que Jésus

a dit cela « afin que s'accomplisse la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés » (v. 9 ; voir aussi 17.12). Le Seigneur savait que les disciples n'étaient pas encore assez forts pour survivre à une épreuve aussi terrible, et il les en a gracieusement protégés.

Bien que nous ne connaissions pas tous les détails, quand Paul a écrit sa première lettre à l'Église de Thessalonique, la foi de ses membres le préoccupait grandement (1 Th 3.5,10). Mais, moins d'un an plus tard, il a pu leur dire :

Nous devons, frères, rendre continuellement grâce à Dieu à votre sujet, comme cela est juste, parce que votre foi fait de grands progrès [...]. Aussi nous glorifions-nous de vous dans les Églises de Dieu, à cause de votre persévérance et de votre foi au milieu de toutes vos persécutions et des afflictions que vous avez à supporter. [...] Que le Seigneur dirige vos cœurs vers l'amour de Dieu et vers la patience de Christ ! (2 Th 1.3,4 ; 3.5.)

C'est grâce à leurs épreuves que leur endurance s'est accrue et fortifiée, et que leur foi en Dieu et leur amour pour Dieu ont augmenté et se sont fortifiés.

Hébreux 11 n'est qu'une longue suite de témoignages d'hommes et de femmes de Dieu dont la foi a permis qu'ils supportent les afflictions par amour pour le Seigneur, et s'est ainsi accrue et fortifiée. Ils « furent lapidés, sciés, torturés ; ils moururent tués par l'épée ; ils allèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dénués de tout, persécutés, maltraités – eux dont le monde n'était pas digne, – errants dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre. Tous ceux-là, à la foi desquels il a été rendu témoignage » (v. 37-39). L'auteur donne ensuite l'exhortation suivante : « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte » (12.1).

Ces hommes et ces femmes de Dieu ont manifesté de façon saisissante la vraie foi qui sauve par ce qu'on appelle communément la

persévérance des saints. D'une perspective différente, on l'appelle aussi la sécurité des croyants. Le premier point de vue est humain, le second divin – et la part de Dieu dans cette merveilleuse réalité précède toujours celle de l'homme. C'est, en effet, la provision de la sécurité de Dieu qui permet à son peuple de persévérer.

La Bible établit clairement que quiconque vient à Dieu par la foi qui sauve ne sera jamais séparé du Sauveur. Premièrement, nous sommes en sécurité en vertu de la puissance de Dieu. « Je leur donne la vie éternelle », dit Jésus de ses brebis, « et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main » (Jn 10.28 ; voir aussi 6.39). Et comme si l'assurance que Dieu donne lui-même n'était pas assez, il ajoute : « Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les ravir de la main de mon Père » (10.29).

Deuxièmement, nous sommes en sécurité en vertu de la promesse et des prières de Christ. Dans la prière sacerdotale qu'il a faite peu de temps avant son arrestation, il a dit à son Père : « Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les gardais en ton nom. J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, sinon le fils de la perdition, afin que l'Écriture soit accomplie » (Jn 17.12 ; voir aussi 18.9). Il a dit à Pierre : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés, pour vous cribler comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point » (Lu 22.31,32). Étant donné que Jésus intercède pour nous dans les cieux aujourd'hui, les croyants ont « un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste » (1 Jn 2.1), notre Souverain Sacrificateur, qui « peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hé 7.25).

Troisièmement, nous sommes en sécurité en vertu de la présence du Saint-Esprit. Il est le « Saint-Esprit qui avait été promis, lequel est un gage de notre héritage, pour la rédemption de ceux que Dieu s'est acquis, pour célébrer sa gloire. [...] *[Il est]* le Saint-Esprit de Dieu, par lequel *[nous avons]* été scellés pour le jour de la rédemption » (Ép 1.13,14 ; 4.30). Il est l'autre consolateur, que Christ a envoyé après son ascension au Père, « afin qu'il demeure éternellement avec *[nous]* » (Jn 14.16).

C'est toute la Trinité qui protège les croyants, afin que quiconque croit au Seigneur ne se perde jamais. Dieu protège ses enfants de

l'apostasie, de l'abandon de la foi. Quelle que soit la gravité du péché qu'ils peuvent commettre, ils ne pourront jamais s'exclure du royaume de Dieu. Même les saints de l'Ancien Testament avaient cette assurance. David a écrit : « L'Éternel aime la justice, et il n'abandonne pas ses fidèles ; ils sont toujours sous sa garde » (Ps 37.28) ; et : « L'Éternel le garde et lui conserve la vie » (Ps 41.3). Un autre psalmiste a dit : « Vous qui aimez l'Éternel, haïssez le mal ! Il garde les âmes de ses fidèles » (97.10 ; voir aussi 116.6).

Paul a supporté dans la joie et sans honte de grandes souffrances pour son Seigneur, parce que, a-t-il dit : « je sais en qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder mon dépôt jusqu'à ce jour-là » (2 Ti 1.12). « Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise », dit-il en terminant cette lettre, « et il me sauvera pour me faire entrer dans son royaume céleste » (4.18 ; voir aussi 1 Pi 1.5 ; Jud 1,24).

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la sécurité éternelle permet aux croyants de faire preuve d'endurance et de persévérance. Jésus a dit : « celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé » (Mt 24.13) ; et à une autre occasion : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples » (Jn 8.31). Paul a expliqué à l'Église de Corinthe : « Je vous rappelle, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, dans lequel vous avez persévéré, et par lequel vous êtes sauvés, si vous le retenez dans les termes où je vous l'ai annoncé ; autrement, vous auriez cru en vain » (1 Co 15.1,2). Autrement dit, si leur foi n'était pas vaine, si elle était authentique, elle serait attestée par le fait qu'ils demeurent fermes dans le Seigneur. De par sa véritable nature et de par la provision de Dieu, la foi qui sauve est permanente. L'endurance, ou la persévérance, est un moyen par lequel la sécurité se manifeste et elle en est aussi une certaine preuve.

D'un autre côté, si quelqu'un renonce à la foi en Christ, il ne fait que démontrer qu'il n'a jamais vraiment eu la foi qui sauve. En parlant de faux chrétiens, qu'il qualifie d'antéchrists et qui avaient abandonné la communion avec le peuple de Dieu, Jean explique : « Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils avaient été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous, mais cela est arrivé afin qu'il soit manifeste que tous ne sont pas des

nôtres » (1 Jn 2.19). « Car nous sommes devenus participants de Christ », explique l'auteur de l'épître aux Hébreux, « pourvu que nous retenions fermement jusqu'à la fin l'assurance que nous avons au commencement » (Hé 3.14).

La persévérance va de pair avec la sainteté. Celui qui vit constamment dans l'immoralité et qui est charnel ne peut absolument pas persévérer parce qu'il n'appartient pas à Dieu, ne jouit pas de sa protection divine et n'a pas vraiment le désir de persévérer dans la foi. C'est pour cette raison que l'auteur de l'épître aux Hébreux dit non seulement, comme nous venons de le citer, que les vrais participants de Christ retiennent fermement leur assurance jusqu'à la fin, mais aussi que les croyants doivent « [rechercher] la paix avec tous, et la sanctification [sainteté], sans laquelle personne ne verra le Seigneur » (12.14). Le pieux Job comprenait que le « juste néanmoins demeure ferme dans sa voie, celui qui a les mains pures se fortifie de plus en plus » (Job 17.9). La poursuite de la sainteté est presque synonyme de persévérance.

La confession de foi de Westminster comprend les paroles profondes suivantes :

1. Ceux que Dieu a acceptés en son Bien-Aimé, qu'il a efficacement appelés et sanctifiés par son Esprit, ne peuvent déchoir de l'état de grâce ni entièrement, ni définitivement ; mais ils y persévéreront certainement jusqu'à la fin et seront éternellement sauvés.

2. Cette persévérance des saints dépend, non pas de leur propre libre volonté, mais de l'immutabilité du décret d'élection découlant du libre et immuable amour de Dieu le Père, de l'efficacité du mérite et de l'intercession de Jésus-Christ, de la permanence de l'Esprit et de la semence de Dieu en eux, et de la nature de l'Alliance de grâce : de tout ce qui résulte du caractère certain et infaillible de tout cela.

3. Néanmoins, à cause des tentations de Satan et du monde, de la prédominance de ce qui reste en eux de corruption, et de leur négligence des moyens de sauvegarde, les saints peuvent tomber dans de graves péchés et y demeurer un certain ; ils provoquent de la sorte le déplaisir de Dieu et attristent

son Saint-Esprit ; ils en viennent à se priver, en quelque mesure, de leurs grâces et de leur soutiens ; ils ont le cœur endurcit et la conscience meurtrie ; ils blessent et scandalisent les autres et appellent sur eux-mêmes des jugements temporels.

(*Les textes de Westminster*, éd. Pierre COURTHIAL,  
Éditions Keryma, 1988, p. 33,34.)